



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

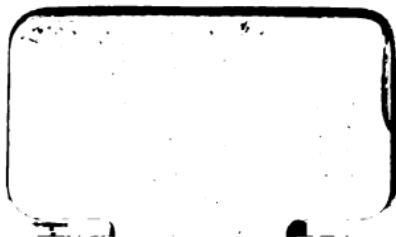
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

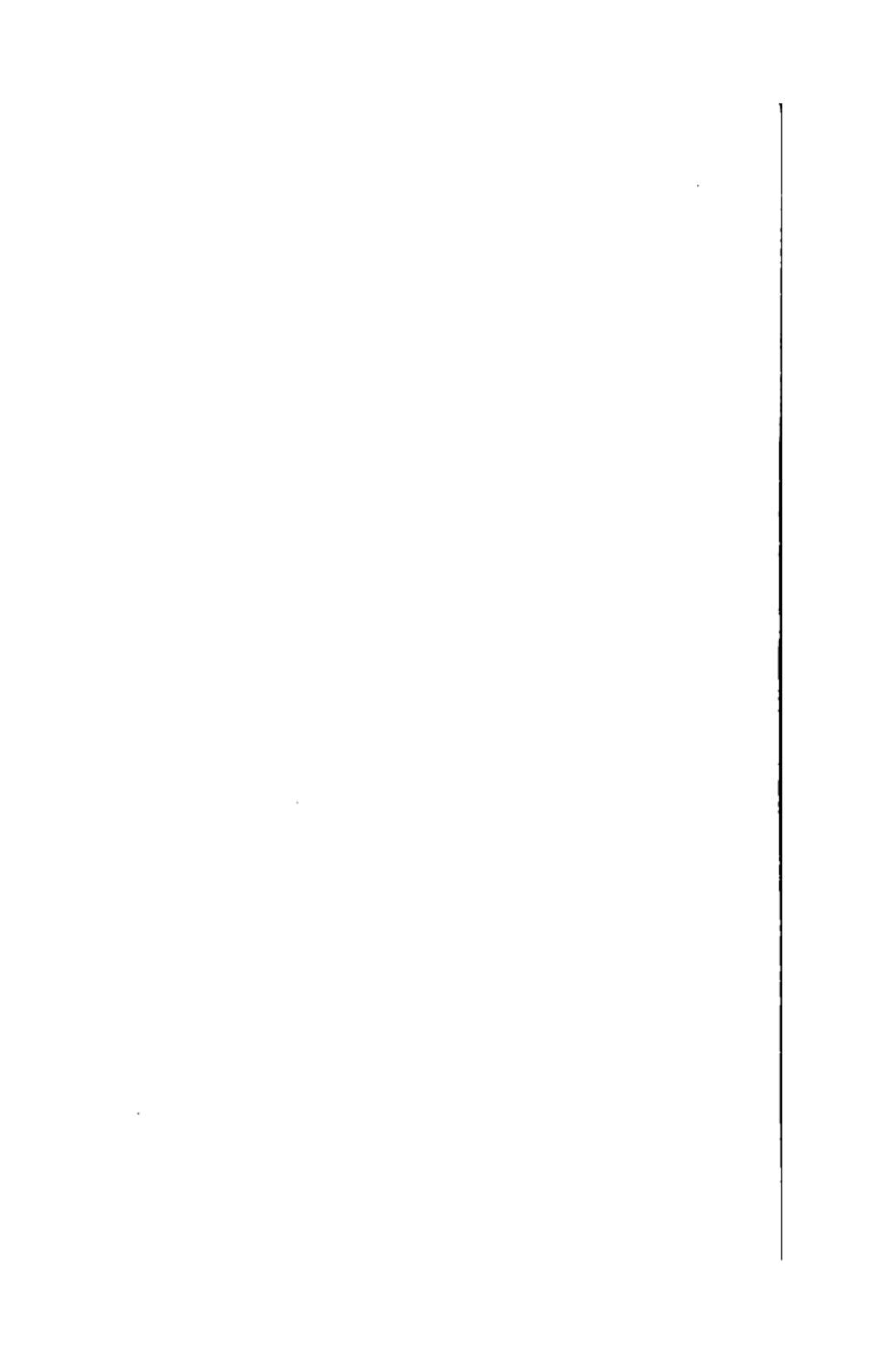




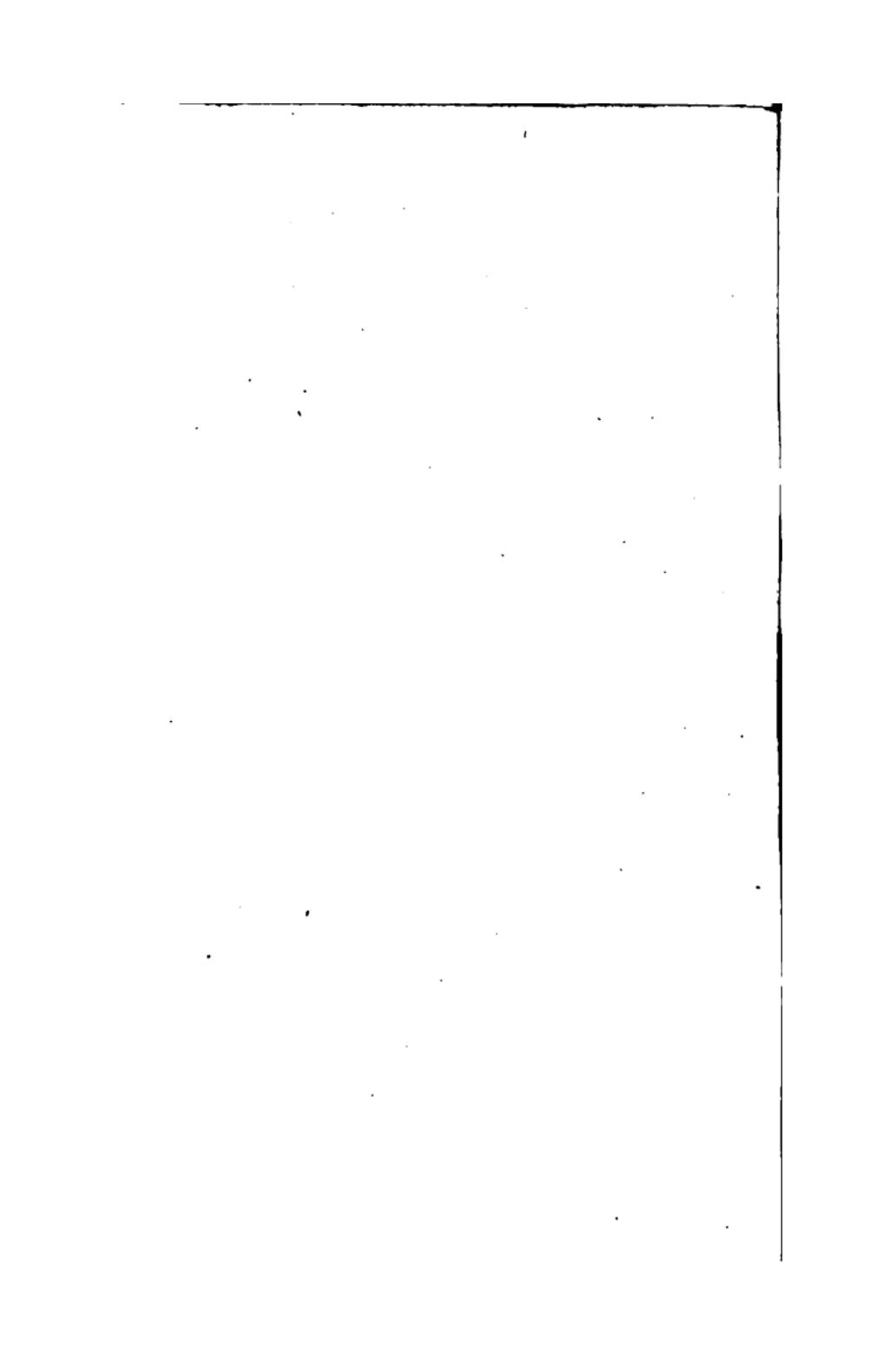
Vet. Fr. III A. 550







For Mr. Fitz Gerald from Frederica. —
18th September 1832.



IDA,

ou

LE RETOUR DU PÉLERIN.

Vet. Fr. III A. 550

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

IDA,
OU
LE RETOUR DU PÉLERIN.

PAR UNE JEUNE DEMOISELLE.



PARIS,
POTÉY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU BAC, n° 46.

1831





IDA,

ou

LE RETOUR DU PÉLERIN.

UN antique château, situé sur un rocher que baignaient les flots de la Méditerranée, et qui datait sa fondation des premiers siècles de la monarchie espagnole, appartenait, il y a plus de six cents ans, à un noble vieillard, objet de la vénération de tout le pays, et que je désignerai par le nom de don Francesco.

Retiré dans la résidence que ses ancêtres avaient ornée des trophées de la gloire, vivant, pour ainsi dire, parmi les ruines de la grandeur, cet illustre Espagnol trouvait de la satisfaction en voyant autour de lui les armes, les tombeaux de sa famille, en se reposant sur les lauriers qu'il avait cueillis dans sa jeunesse, et en élevant sa fille unique, la charmante Ida, de manière à la rendre digne de lui et de ceux qui l'avaient précédé.

Don Francesoo avait connu le malheur : deux fils, l'orgueil de leur père, les soutiens de ses vieux jours, avaient péri en combattant les Maures : tous deux expirèrent sur le champ d'honneur. Leur patrie leur donna des regrets et plaignit le vénérable héros qui se trouva tout-à-coup sans héritier.

S'appuyant sur le faible bras de la timide Ida, seule fleur qui restait d'une famille de guerriers, il s'écria avec énergie : « Plutôt la mort que le déshonneur ! Je vous pleure, ô mes enfans ! mais les larmes que je verse sont celles de l'admiration autant que de la douleur ! »

En effet, le cœur de don Francesco était trop noble, trop élevé, pour succomber sous le poids du chagrin.

Les voix d'une jeunesse martiale et bruyante ne faisaient plus retentir les murailles de l'antique castel. Dans la grande salle où depuis plusieurs siècles se conservaient les armes de ses propriétaires, on voyait, celles d'Éduardo et de son jeune frère ; elles étaient distinguées des nombreux trophées qui les entouraient par une guirlande de lauriers et

d'immortelles... Les mains d'Ida avaient tressé cette offrande, et combien de fois ses larmes brûlantes vinrent arroser ces fleurs !...

Un jour don Francesco avait trouvé sa fille auprès de ces armes sacrées. Ses longs cheveux noirs, dégagés de toute contrainte, flottaient sur ses épaules ; ses paupières de jais, tristement baissées, laissaient apercevoir les pleurs qui coulaient sur ses traits ; en un mot, il vit que le seul trésor qui lui restait sentait, dans toute son étendue, la perte de ceux que la nature lui avait donnés pour confidens, pour amis...

Ida, jusqu'à ce jour, avait toujours caché l'amertume de ses sentimens à l'œil attentif de son père. La crainte d'affliger l'unique parent qu'elle pos-

sédait sur la terre avait retenu l'expression de ses souffrances ; elle gémisait dans le silence de la nuit ; elle pensait alors aux compagnons adorés de son enfance, qui l'avaient si tendrement aimée, et qui après la campagne venaient déposer à ses pieds les bijoux ou autres ornementa que la victoire fait tomber au partage de ses fils.

Ida n'avait pas d'amie pour soulager sa peine : la jeune épouse de don Francesco était morte en donnant le jour à sa fille, et le moment où Ida respira en ce monde pour la première fois, fut celui où sa mère rendit le dernier soupir...

La mélancolie avait présidé à sa naissance, et son caractère, naturellement triste, semblait se ressentir des lugubres

circonstances sous lesquelles elle était née.

Son père s'arrêta un instant pour contempler sa fille, avant d'interrompre sa méditation.

La pâleur de son visage, les angoisses d'esprit qui étaient peintes sur ses traits, inquiétèrent don Francesco. Il s'approche d'Ida, et lui prenant la main : « Tu souffres, lui dit-il avec tendresse ; pourquoi, mon enfant, me caches-tu ton chagrin ?... Si l'orgueil d'un père qui voit périr ses fils en combattant pour leur patrie, en défendant leur monarque, modère pour quelques momens l'excès de son affliction, peux-tu croire que mon âme en soit moins navrée, ou que je sois incapable de pleurer avec toi ?... Mon espérance maintenant est concentrée en

toi ; tu es le seul rejeton de tant de héros qui ont versé leur sang pour l'Espagne ; montre-toi digne d'être leur fille, et ne permets point à la douleur de me ravir la plus douce consolation que le Ciel m'ait réservée. »

Ida se jette dans les bras du vieillard ; il la serre contre son sein, et la conduisant sur le rocher qui entourait le château, il lui montre un chemin escarpé qui menait vers le sommet des arides montagnes où leur résidence était située. « C'est là, dit-il avec véhémence, que je vis pour la dernière fois ces chers, ces héroïques enfans !... Les premiers rayons du soleil levant brillaient sur leurs armes ; leurs blancs coursiers hennissaient de joie, et semblaient être fiers de porter au combat la valeur unie à la jeunesse ! Mes mains âgées, qui si souvent ont

béni les têtes enfantines de mes nobles fils, en priant l'Éternel de leur accorder de longs jours, venaient de poser sur ces mêmes fronts les casques étincelans de la gloire... Je voyais leurs plumes ondoyantes agitées par l'haleine du zéphir ; je voyais, ô ma fille ! ces écharpes d'azur, l'ouvrage de tes mains, entourant les tailles de tes courageux frères ; j'entendais leurs voix pleines d'expression : — *Adieu, tendre père. La conquête ou la mort !.....* — Tout-à-coup les coursiers s'élancent ; un nuage de poussière les cache à ma vue ; et quand enfin il s'est dissipé, ils avaient disparu pour toujours !..... »

Les sanglots d'Ida interrompirent son père. Le vieillard et sa fille restèrent long-temps à contempler ce sentier qui leur rappelait tant de souvenirs, quand

la nuit, commençant à baisser, hâta leur retour au château.

Le soleil se couchait ; les oiseaux maritimes cherchaient un asile sur les tourelles du vénérable édifice ; les vagues de la mer, calmes et paisibles, murmuraient tranquillement leur cantique immortel, et quelques troupeaux dispersés en différentes parties du rocher obéissaient à la voix d'un jeune berger et se disposaient à le suivre.

Parvenus à l'entrée de l'habitation, ils rencontrèrent Ludovic, jeune homme qui, confié dès son enfance à la tutelle de don Francesco, avait été élevé avec Ida.

Mais il est temps que je présente au lecteur ce nouveau personnage, destiné,

hélas ! à jouer le rôle principal dans le triste avenir qui attendait l'innocent objet des soins du vénérable Espagnol.

Ludovic était orphelin, héritier d'une fortune considérable, et désigné, depuis ses premières années, pour devenir l'époux d'Ida. Son père, ami intime de don Francesoo, s'était plu à contempler cette union, et ses dernières paroles avant de s'embarquer pour l'Afrique, où il mourut peu de temps après, furent de supplier le tuteur de son fils d'accorder Ida à Ludovic aussitôt que les années auraient rendu ce mariage convenable.

Le jour fixé pour la célébration des cérémonies nuptiales approchait rapidement, et, sans consulter les désirs de sa fille, le vieillard imprudent lui fait connaître que le dix-huitième anniversaire

de sa naissance la verra, au pied des autels, l'épouse adorée de Ludovic...

Un treinblement universel agite la forme délicate d'Ida en entendant ces paroles : trop timide, trop soumise pour s'opposer aux désirs de son père, elle ne réplique pas ; mais, levant vers le ciel ses beaux yeux noirs tout baignés de pleurs, elle semble prononcer ces mots : « Que votre volonté soit faite !... » En effet, quelle destinée se préparait pour elle !

Ludovic était un de ces êtres qui n'apparaissent que rarement sur la terre, dont la renommée célèbre pendant quelques instans le génie et les crimes, et qui meurent ordinairement à la fleur de l'âge, ne laissant derrière eux que le souvenir de bien des malheurs, ombragé

par des lauriers flétris et arrosé par les larmes de l'infortune !...

Ludovic avait des talents extraordinaire, l'imagination ardente, la tête enflammée. Ses passions, excitées par la moindre circonstance, l'emportaient au-delà des bornes de la raison. Il aimait Ida avec ardeur et aurait tout sacrifié pour elle ; mais cet amour même était extravagant, et la plus noire jalousie était unie à son affection.

Quel cœur devait-il posséder pour avoir pu, en secret, se réjouir de la mort des deux jeunes héros dont j'ai déjà parlé !... Vainement avait-il essayé de déguiser la joie qui brillait dans son âme, sous le masque de l'hypocrisie. Des vers divins prodigués à leur mémoire, quelques paroles douces et flatteuses qu'il

versa à propos dans l'oreille du père infortuné, firent croire à don Francesco que son élève était digne de la plus tendre, la plus sensible des filles. Mais Ida, qui sous le voile de la modésteie cachait une pénétration vive et un jugement éclairé, fut révoltée lorsqu'elle découvrit le caractère de Ludovic, et reconnut le motif de cette affreuse satisfaction qui, malgré lui, se faisait apercevoir dans toutes ses actions. C'était l'envie, ce sentiment infernal, qui en était cause ! Ludovic était jaloux de l'amour qu'Ida portait à ses frères; il ne pouvait voir les innocentes caresses dont elle les comblait lorsqu'au retour d'un combat elle passait des bras d'Eduardo dans ceux de Myrtle, en imprimant sur leurs jeunes fronts, où déjà l'on voyait de glorieuses cicatrices, les tendres baisers d'une sœur adorée, sans un mouvement de dépit et de rage qui se

peignait à l'instant dans ses traits altérés.

Il aurait voulu qu'Ida n'eût aimé, n'eût vécu que pour lui ; et s'il avait pu atteindre ce but en détruisant tous les objets qui partageaient son affection, il n'aurait pas hésité un moment en accomplissant son crime ! Les larmes mêmes qu'Ida donnait à ses malheureux frères excitaient sa fureur ; lorsqu'il entendait la voix qu'il chérissait prononçant leurs noms entrecoupés de soupirs, il désirait la mort afin de mériter les mêmes pleurs. Il aurait goûté le bonheur s'il avait pu expirer avec l'assurance que l'objet de son amour passerait le reste de sa vie en gémissant sur sa tombe, et qu'indifférente au monde entier, elle n'eût plus songé qu'à lui.

Telle était la passion de Ludovic ; tel

était l'époux destiné par don Francesco à la douce et timide Ida.

Jusqu'au jour où son père lui avait nommé l'instant qui devait unir son sort à celui de Ludovic, Ida avait sans cesse espéré que le vrai caractère de l'être auquel elle était promise se ferait connaître, et que le noble vieillard, l'auteur de sa vie, ne songerait plus à un mariage qui assurerait inévitablement son éternel malheur. Mais, hélas ! aveuglé par un faux sentiment d'honneur, qui se rapportait à l'engagement sacré qu'il avait contracté avec son ami, en lui promettant pour son fils la main de la jeune Ida; ébloui d'ailleurs par les tendres paroles, les protestations solennelles de Ludovic, qui, se prosternant devant don Francesco, avait imploré de son tuteur l'accomplissement d'un vœu qui devait enfin

assurer le repos de son âme, en lui déclarant qu'il ne vivrait désormais que pour rendre heureuse celle qui possédait son cœur, et que s'il avait montré en plusieurs occasions un naturel plein de feu et sans contrainte, il ne fallait l'attribuer qu'à la ferveur de son amour, lassé d'attendre si long-temps la possession du seul trésor qu'il espérait sur la terre, le père aveugle et trop infortuné, affermi plus que jamais dans sa résolution, ferma les yeux sur la douleur d'Ida, et n'écouta que les discours empoisonnés de Ludovic.

Le génie de celui-ci, le charme qu'il savait répandre dans chaque mot qu'il prononçait, la rare beauté de sa figure où l'imagination et l'esprit brillaient avec éclat, ne purent cacher à la malheureuse Ida la noirceur d'un cœur

déchiré par les tempêtes les plus violentes, et qui, dans les momens où la fureur l'agitait, aurait été capable de tous les forfaits !

En un mot, à l'exception d'Ida, Ludovic haïssait le monde entier. Il regardait tous les mortels comme des êtres appartenant à une classe inférieure à la sienne, et sachant depuis son enfance que la fille de don Francesco lui était déjà destinée, il ne voulut penser qu'à Ida, ne chérir qu'elle sur la terre, et jura de se venger sur tous ceux qui obtiendraient la moindre marque d'amitié, le plus petit signe de tendresse de sa part ! Cachant son esprit corrompu sous l'extérieur le plus flatteur, recherchant, dès ses premières années, la solitude et l'éloignement des hommes, cet être extraordinaire avait su déguiser à son tu-

teur son caractère révoltant, ses sentiments effrénés.

Si Ida avait en partie relevé le masque qui couvrait Ludovic, elle le devait à sa pénétration, qui surpassait de beaucoup celle de son père. Affaibli par l'âge et les infirmités, don Francesco ne jugeait des mortels que par l'apparence, et ne savait distinguer le vrai mérite de celui qui se répand en paroles trompeuses, comme un brillant nuage qui voile pour un instant la face d'un ciel ténébreux !

Maintenant qu'elle avait entendu la volonté de son père à l'égard de cette union, que jamais elle n'avait pu envisager sans effroi, Ida se souvenait, en pleurant, des dernières paroles que lui avaient adressées les tendres compagnons

de son enfance : « Ma sœur, si tu épouses Ludovic, tu seras la victime du désespoir!..... » Oh ! que de fois répétait-elle ces paroles ! Il lui semblait que l'esprit de son bien-aimé Eduardo voltigeait sans cesse autour d'elle et lui faisait entendre ces mots prophétiques.

Cependant on faisait les préparatifs du mariage. Don Francesco se plaisait à entourer sa fille d'ornemens et de fleurs. Avec l'orgueil qu'un père seul est à même d'apprécier, il attachait ses yeux attendris sur la beauté touchante d'Ida, et restait ainsi pendant plusieurs instans à contempler ses charmes, en adressant une prière à l'Éternel pour le bonheur de son unique enfant.

Il aimait à orner sa belle chevelure de riches diamans qui naguère, dans un

temps plus fortuné, avaient ceint le front ingénue de sa jeune épouse. Il parlait alors à Ida de sa mère, et croyait la voir renaître dans les grâces de sa fille!....

« Hélas ! pensait-elle quelquefois, que j'étais heureuse dans les beaux jours de mon enfance ! Un bouton de rose, une fleur d'orange étaient bien préférables à ces superbes parures qui vont orner ma tête, quand, conduite par Ludovic au pied des autels, je ferai le sacrifice de mon bonheur, de mon repos, de ma vie ! ! Oui, de ma vie!.... car pourrai-je exister avec un être dont toutes les actions sont dirigées par la fureur des passions ; dont aucune pensée, aucun sentiment ne s'accorde avec mon cœur ; pour qui la religion n'est qu'un mot et l'espérance une chimère !.... O ma mère, ces mêmes diamans brillèrent dans vos

cheveux, et vous mourâtes à la fleur de l'âge, telle fut votre destinée ; telle sera celle d'Ida ! »

Ludovic, loin de goûter la félicité en voyant approcher le jour de son mariage, devenait plus triste et plus rêveur ; il passait des heures entières dans la solitude d'un bois de sapin, et n'en sortait que pour s'asseoir sur une partie élevée du rocher, d'où il portait ses regards sur la vaste étendue de la mer. En rentrant au château il présentait ordinairement à Ida des poésies pleines de feu qu'il avait composées : elle les lisait en soupirant, admirait leur beauté, et pensait tristement : « Faut-il que tant de fleurs couvrent une âme si noire !... »

Un soir que Ludovic n'était pas encore rentré, Ida proposa à son père de par-

courir avec elle, pendant quelques instants, les bords de la Méditerranée. Les rayons argentins de la lune se réfléchissaient dans les flots ; les étoiles brillaient dans la voûte céleste, et, charmé du calme qui les entourait, le vieillard, appuyé sur sa fille, prolongea sa marche jusqu'à l'entrée d'une sombre forêt qui terminait la chaîne de rochers où le vieux castel était situé. Fatigués, ils s'arrêtent et aperçoivent un homme qui, assis à l'ombre des sapins, se lève et avance vers eux. Bientôt ils reconnaissent Ludovic ; la lune éclaire sa figure, et Ida croit voir quelque chose de si sinistre, si égaré dans ses traits, qu'elle cache son visage dans le sein de son père.

Cependant la voix de son futur époux frappe son oreille. « Bien-aimée, je t'apporte un bouquet ! d'autres, plus heu-

reux que moi, peuvent t'offrir des diamans ; je n'ai que ma plante favorite dont je puis ceindre ton front ! » Il s'approche d'Ida et entrelace dans ses cheveux une branche de cyprès ! La jeune Espagnole, frappée d'étonnement à la vue de ce rameau funèbre, à l'expression qui règne dans les yeux de Ludovic, pâlit et fond en larmes. Un sourire plein d'amertume effleure les lèvres de celui qui l'adore : « Ne sais-tu pas, mon Ida, lui dit-il, que la rose ne fleurit jamais avec plus d'éclat que quand elle croît à l'ombre du cyprès ? — Que je meure donc comme cette plante éphémère sous la branche que nous plaçons sur la tombe des mortels ! s'écrie Ida en sanglotant. Puisse - tu un jour, ô Ludovic ! orner mon front flétri de ce même rameau, et dire alors : La rose meurt quand elle croît dans l'ombre, quand elle ne peut s'ap-

puyer que sur l'arbre de la mort ! » Ludovic ne répond pas, il s'éloigne rapidement, tandis que le vieillard et sa fille reprennent le chemin de l'antique demeure.

Don Francesco calme Ida par les plus tendres caresses ; il essaie de lui faire concevoir l'espérance que l'étrange conduite de Ludovic n'est que le résultat des idées bizarres que l'imagination d'un poète doit nécessairement enfanter ; il veut lui donner la consolante pensée qu'après son mariage elle pourra, par la douceur de sa conduite, ramener son époux à une vie paisible et chrétienne : mais en vain ; Ida sent que cet espoir est trompeur, qu'il faut un pouvoir surnaturel pour changer Ludovic, et que la mort seule pourra la délivrer de l'affreuse existence qui l'attend. Elle suit son père

dans la grande salle du château, et s'asseyant dans l'embrasure d'une croisée, elle écoute la voix de Ludovic qui, debout sur une pointe du rocher, chante avec expression des vers qu'il avait composés. Ida oublie ses chagrins en écoutant ces accens harmonieux ; elle entend son nom répété avec toute la ferveur de l'amour ; elle entend les reproches que Ludovic se fait pour avoir affligé l'objet de son idolâtrie ; chaque couplet se terminait par ce refrain : « Ma rose ! oh ! sois une immortelle !..... »

Le parfait silence de la nature, qui n'est interrompu que par cette voix noble et poétique ; la mer, calme et paisible, sur laquelle l'œil d'Ida est fixé ; la majestueuse chaîne de rochers dont les sommets sont éclairés par la lune ; le ciel étincelant de gloire et où le nom

de son Créateur semble être écrit en caractères de feu ; toutes ces beautés de l'univers portent un baume délicieux dans l'âme agitée d'Ida : peu à peu elle reprend sa tranquillité, et commence même à s'abandonner à l'espoir, quand tout-à-coup les chants de Ludovic cessent ; il rentre avec précipitation et annonce l'arrivée d'un cavalier.

Il frémît involontairement, et veut empêcher Ida d'approcher du portique. Cependant elle regarde et voit sur le même chemin où don Francesco avait contemplé ses fils pour la dernière fois, un chevalier armé et conduisant par la bride un coursier magnifique éprouvé de fatigue et de chaleur.

Le vieillard s'avance à la rencontre du voyageur, le supplie de passer la nuit

sous son toit, et revient en peu de temps, suivi de l'étranger, qu'il présente à Ida sous le nom de don Alphonse, comte de Grenade.

Ludovic, dont l'odieuse jalousie est déjà excitée par le simple sourire avec lequel Ida accueille l'inconnu, se détermine à épier ses moindres mouvements, à interpréter toutes ses paroles ; et pour atteindre ce but, il se retire dans une partie reculée de l'appartement, où il reste pendant toute la soirée, sans être observé.

Bientôt la conversation s'engage entre le jeune comte et ses nobles hôtes : il revenait de la Terre-Sainte ; il avait visité le tombeau du Sauveur, et arrosé de pleurs la montagne du Calvaire ! La

religion brillait dans toutes ses paroles. Il ne pouvait réprimer son émotion en parlant des lieux sacrés qu'il venait de quitter, en montrant à Ida des olives qu'il cueillit dans le jardin de Gethsemani, et en lui offrant une petite croix faite de la pierre dont est formée la sainte sépulture !

Les yeux de la jeune Espagnole se remplissent de larmes ; elle prend la relique avec attendrissement, et la serrant contre ses lèvres : « Je la mettrai, dit-elle, le matin de mon mariage ; elle me sera plus précieuse que tous les ornemens que j'ai possédés jusqu'ici..... » Alphonse regarde Ida, et sourit de satisfaction en voyant tant de piété unie aux grâces les plus remarquables, à la beauté la plus séduisante !..... « Puisse-t-elle vous porter bonheur ! » dit-il avec émo-

tion.... Ida soupire profondément, et place la croix sur son cœur.

Après quelques instans passés dans l'entretien le plus intéressant, don Francesco se prépare à conduire le comte de Grenade dans la pièce destinée à la réception des nobles voyageurs qui visitaient de temps en temps l'antique château, et Ida, ayant reçu la bénédiction paternelle, se retire dans ses appartemens.

La chaleur étant excessive, elle ouvre une croisée pour admettre l'air du soir; elle reste un moment à respirer ce zéphir bienfaisant, et se prépare enfin à prendre du repos, lorsqu'elle croit entendre marcher.

Elle écoute : une voix frappe son

oreille ; elle reconnaît celle de Ludovic !.... « Ingrate !.... je n'aimais, je n'adorais que *toi* !.... J'aurais tout sacrifié pour te plaire ; mais jamais une parole, jamais un sourire aussi flatteurs que ceux que tu as prodigués à cet étranger ne m'ont été accordés !... Je suis le plus malheureux des hommes, la proie de l'infortune, le jouet des passions !.... Je ne peux plus aimer, je ne veux plus vivre !... Adieu, barbare Ida, ma mort pèsera sur *toi* !... » Ida jette un cri perçant en apercevant Ludovic à quelque distance du château ; elle le voit gravir avec la rapidité d'un éclair le rocher le plus escarpé, en atteindre le sommet, s'élançer et disparaître sous les ondes !

Don Francesco entend les gémissements de sa fille, il accourt aussitôt ; elle perd connaissance dans ses bras, en pronon-

çant le nom de Ludovic!.... Enfin, Ida révèle l'affreuse vérité : le malheureux tuteur du coupable jeune homme reconnaît trop tard sa fatale imprudence en destinant sa fille à un être dont les passions seules réglaient la conduite, et, penché sur le front pâle de celle qu'il avait cru couronner des fleurs de l'hy- ménée, tandis que les larmes de la dou- leur inondent sa vénérable figure, il veut offrir des consolations à l'enfant adorée victime innocente de sa funeste promesse! Mais Ida, déchirée par mille sentimens qui ne peuvent se décrire, ne veut rien écouter; elle se jette sur un sopha, verse des torrens de pleurs et fait les réflexions les plus lugubres.

A la fin : « O ciel ! s'écria-t-elle, ce soir même je commençais à espérer!.... Lu- dovic aurait changé de vie!... Si je l'a-

vais suivi dans un pays désert; si je m'étais dévouée à lui; si, en étudiant ses seuls désirs, je n'avais plus songé qu'au compagnon de ma destinée, j'aurais pu calmer cet esprit agité, adoucir ce cœur qui ne palpitait que pour moi, et enfin, goûtant le bonheur sur ce sein qui ne chérissait qu'Ida, j'aurais eu la céleste espérance de conduire un jour à la félicité cette âme capable des plus hautes vertus comme des actions les plus noires!.... Malheureux! naguère, de cette même montagne, ta voix harmonieuse s'élevait vers les cieux; elle était douce comme celle d'un ange!... J'oubliais ton caractère en écoutant tes accens, et mon cœur semblait me dire: « Il t'adore; il deviendra pur comme toi... » Quelques instans plus tard, et la terre ne te possédait plus!.... Les abîmes de la mer se terminent dans l'éternité, et c'est

là que tu maudis le nom d'Ida !.... »

Les reproches que se fait l'épouse destinée de Ludovic navrent le cœur de don Francesco : sa fille se regarde comme la cause innocente de la mort de cet être infortuné ; elle évite , autant que possible , la société de son père : son naturel doux et caressant est changé ; le sourire fuit ses lèvres pour toujours , et la rose se fane sur son visage !....

Le comte de Grenade ignore la tragédie qui vient de se terminer ; il voit cependant la tristesse qui dévore Ida : les larmes qui roulent dans ses yeux expressifs , l'altération de son visage, ne la rendent que plus intéressante. Il veut savoir la cause de cette mélancolie, et s'adresse au vénérable Espagnol : le vieillard ne

répond pas, et, trop délicat pour insister, Alphonse se prépare à partir.

Désirant, avant de quitter le château, le voir en détail, il obtient la permission de don Francesco, et traverse les longues galeries, les vastes appartemens qui composent l'intérieur de l'édifice. Il parvient enfin à l'entrée de la chapelle. Il croit entendre des sanglots, et ouvrant la porte avec précaution, il contemple la scène touchante qu'elle offre à ses regards.

Des guirlandes de roses blanches, des lis et des lauriers recouvrent les murs de l'enceinte ; partout son œil rencontre le nom d'Ida uni à celui de Ludovic. Mais, si ces objets excitent la curiosité d'Alphonse, oh ! combien son intérêt pour la fille de don Francesco est augmenté par

la scène qui se passe dans ce lieu sacré!... il la voit prosternée au pied de l'autel, inondée de pleurs, et baisant avec effusion la même croix qu'il lui donna le jour précédent.... Qu'aperçoit-il dans ses cheveux?... Est-ce une couronne de fleurs?.... est-ce une étoile de diamans, telle que nous voyons souvent sur le front d'une jeune épouse?.... Une branche de noir cyprès ombrage ses traits abattus; la douleur, le chagrin le plus profond sont peints sur sa figure. Bientôt quelques mots entrecoupés de sanglots viennent se mêler aux soupirs d'Ida.... « Dieu de mes pères!... rien ne vous est impossible; vous pouvez encore le sauver!.... La mer vous est soumise, ô Seigneur!... parlez, elle vous rendra sa victime!.... L'existence pour moi est maintenant un fardeau: je la soutiendrai sans murmure; mais si, dans votre misé-

ricorde, vous avez sauvé Ludovic, que j'aie, hélas ! avant d'expirer, la consolation de le voir !.... de le voir heureux et changé, et portant sur son cœur le signe sacré de la rédemption !.... » Ida se tait ; un déluge de larmes soulage son cœur opprimé ; elle détache la croix de son cou, s'approche de l'autel, et dépose aux pieds de l'image du Sauveur la relique objet de sa vénération.

Le comte de Grenade, agité par mille pensées, ne sachant comment expliquer cette scène extraordinaire, et sentant l'indiscrétion qu'il commet en écoutant les paroles d'Ida, quitte aussitôt la chapelle, prend congé de don Francesco, et s'élançant sur son fier coursier, quitte le château en soupirant.

Je passe rapidement sur les trois an-

nées qui suivirent la disparition de Ludovic. La fille du noble Espagnol s'était abandonnée à l'abattement, à la tristesse ; la vie n'était plus pour elle qu'un enchaînement de lugubres idées, de réflexions déchirantes !... Tout lui rappelait l'être qui n'était plus ; ses poésies étaient sans cesse dans ses mains ; elle lisait les sentimens qui y étaient exprimés avec un mélange d'amertume et de plaisir. « Il serait devenu parfait ! répétait-elle souvent, s'il ne m'avait jamais connue ; il eût été vertueux, et vivrait à présent !.... » Le soir qu'elle l'avait trouvé sous le sapin dans la forêt revenait continuellement à son esprit ; elle contemplait le rameau de cyprès qu'il avait placé dans ses cheveux, et pensait aux paroles qu'elle avait proférées. « Je vais bientôt mourir ! se disait-elle alors ; Ludovic, viendras-tu accomplir mes

désirs, me montrer la croix, emblème de la pénitence, et me couronner de cette plante funèbre?... » Cependant Ida touche à sa dernière heure; la vie ne lui paraît plus qu'un songe, qu'une carrière où elle versa bien des larmes, mais qui bientôt la conduira au bonheur!... Elle s'éteint sans soupir et sans regret: innocente et malheureuse, la mort lui apparaît sous les formes les plus consolantes; elle est l'enfant de la douleur; Dieu seul peut essuyer ses pleurs!... Son père, accablé sous le poids du chagrin, trouve encore de la consolation dans l'amitié du comte Alphonse. Ce vertueux jeune homme, qui souvent visitait don Francesco, et dont le cœur était dévoué à Ida, remplit tous les devoirs d'un tendre fils vers le vieillard désolé. Il se penche sur la couche funèbre de celle qu'il chérît, lui promet de devenir le soutien de

son père, de l'aimer comme l'auteur de ses jours, et de charmer ses dernières années par ses soins et son dévouement.

Ida ouvre les yeux ; la parole lui manque ; mais elle regarde Alphonse, et que ne voit-il pas dans ce regard ?... L'espérance a remplacé la mélancolie ! elle est heureuse... au moment d'expirer !... Don Francesco, pendant trois longues années, a vu sa fille languir et se consumer ; il a entendu ses soupirs ; il a vu les angoisses de son esprit, et ce tendre père se prépare avec fermeté à suivre son sentier isolé, à travers la vallée de larmes, sans compagne, sans enfant !... Il ne désire pas retenir plus long-temps sur la terre celle qui semble être un ange confié quelques années à ses soins paternels, et à qui la joie n'appartiendra

jamais, si ce n'est dans les régions célestes!...

Un soir, après avoir embrassé son père, après lui avoir souhaité un éternel adieu, Ida s'assoupit!... Le malheureux auteur de sa vie croit que sa fille n'est plus; il perd connaissance auprès d'elle, et sans les secours empressés du comte de Grenade, qui vient l'arracher de cette scène déchirante, sa longue carrière se serait terminée en voyant finir celle de son enfant!... Ida dort paisiblement pendant plusieurs instans; un rêve consolant calme l'agitation de son esprit; elle croit être délivrée de la terre, et, du séjour de la béatitude, elle tend les bras à Ludovic, qui, rayonnant de gloire, quitte le monde et rejoint sa bien-aimée.... Ravie de bonheur en se souvenant de ce songe heureux, Ida ouvre sa paupière.

Une lampe seule éclaire l'appartement ; la fenêtre ouverte admet la douce haleine du soir, et donne à la malade une vue du firmament étincelant de mille étoiles. Ida se lève avec peine sur sa couche, voulant en jouir pour la dernière fois ; mais qu'on juge de sa surprise, lorsqu'elle aperçoit à quelque distance de son sopha un pèlerin de la Terre-Sainte, prosterné en silence, et priant avec ferveur !... Elle peut à peine croire à la réalité de cette apparition ; les forces lui manquent, elle retombe exténuée. Le pèlerin se lève, soupire profondément, et s'approche d'Ida. Son manteau de bure cache complètement sa taille ; un chapeau à larges rebords ombrage ses traits et couvre presque entièrement son visage : sans pouvoir en deviner la raison, Ida se sent rassurée en voyant de plus près le pieux voyageur ; elle découvre

son émotion, entend ses sanglots étouffés, et croit même entrevoir des larmes retombant sur son habit de pèlerin. « Hélas ! lui dit-il d'une voix douce et touchante, j'étais venu implorer l'hospitalité dans ce vénérable château, lorsqu'on me dit que vous étiez malade. Je me fis conduire aussitôt auprès de vous, espérant que mes humbles prières ne seraient pas inutiles et que l'Éternel daignerait les écouter !... Puisse-t-il vous rendre à la vie !... »

— Bon pèlerin ! s'écrie Ida en joignant les mains, ne me souhaitez pas une longue existence.... Si vous pouviez seulement concevoir combien je suis heureuse en mourant !... »

Un long soupir s'échappe de la poi-

trine de l'étranger; ensuite il répond : « Vous êtes bien jeune pour être ainsi dégoûtée des objets terrestres ; le chagrin vous aura sans doute éprouvée d'une manière cruelle?... N'avez-vous aucun regret en abandonnant ce monde ? Peut-être pourrai-je soulager vos maux, ou du moins gémir avec vous ; la mélancolie seule a pu obscurcir une aurore pure et brillante comme la vôtre !... » Ida, encouragée par ces paroles, s'écrie avec ferveur :

« Oh ! si je pouvais en mourant emporter l'assurance que Ludovic existe ; si je savais que le repentir a effacé son crime ; que le calme de la religion a succédé , dans son cœur, à la tempête des passions ; que je puis enfin espérer de revoir dans le ciel son esprit purifié et triomphant, oh ! alors, mon dernier sou-

pir serait sans amertume, et je quitterais la vie avec joie !...

— Pardonneriez-vous à l'être infortuné que vous venez de nommer toute la douleur qu'il vous a causée ? répond l'inconnu avec des accens à peine intelligibles...

— Lui pardonner !... ah ! juste ciel ! cet instant serait le plus beau de mon existence !... »

Le pèlerin se précipite aux pieds d'Ida ; son manteau tombe ; il jette son chapeau en arrière ; la croix que la jeune mourante déposa naguère dans la chapelle du château brille sur sa poitrine ; en un mot, Ida reconnaît Ludovic !... Elle jette un cri, penche sa tête sur le sein du pénitent, presse ses lèvres décolorées sur

la croix sacrée, et dit d'une voix éteinte : « Bien-aimé !... je te verrai bientôt ! .. tu viendras partager mon bonheur !... » Elle soupire profondément, regarde Ludovic, et expire entre ses bras !.....

Le pèlerin la serre encore contre son cœur ; il contemple ces traits chéris où il voit les traces de la désolation dont il est lui-même la cause. Ah ! quel changement s'est opéré en elle depuis le fatal instant où il céda aux sentimens furieux qui agitaient son âme ! mais ce front serein, ces longues paupières, ce calme sourire sont encore ceux de son Ida. Long-temps il fixe ses regards sur cette forme glacée, pâle comme un lys que l'orage a brisé !... Enfin il veut s'éloigner de ces restes adorés ; il se prépare à quitter le castel ; mais tout-à-coup il aperçoit, sur cette couche qu'il a arrosée de

pleurs, une branche flétrie de verdure !... Il la regarde, reconnaît le cyprès, et, par un mouvement instinctif, le place dans les tresses de celle qui n'est plus !... Oh ! qu'elle paraît différente aujourd'hui, sous ce lugubre rameau, de ce qu'elle était le soir où Ludovic la couronna ! Alors la rose embellissait son teint; la vivacité animait ses traits, le sourire effleurissait ses lèvres; mais à présent... hélas ! quel contraste !... Ludovic se prosterne encore auprès de l'objet de toute son affection; il prie, regarde le ciel, serre sur son cœur la main qui lui était promise, et, reprenant son manteau de pèlerin, quitte, sans proférer une parole, les scènes de son enfance !...

Il s'éloigne lentement de l'habitation de don Francesco, ses yeux fixés sur la terre, ses soupirs se mêlant avec ses

pleurs... Pourrait-on reconnaître en cet humble pénitent le fier Ludovic d'autrefois ? Cet œil brillant, ce regard sévère, ce front dédaigneux, les voit-on maintenant en lui ?... Le calme de la résignation est empreint sur ses traits. Il existe pour réparer son crime, pour prolonger encore sa pénitence ; mais on voit que son âme est déjà avec Ida, que rien ne l'attache à la terre !... En peu d'instans, il perd de vue les tourelles du château ; il continue sa marche à travers de vastes plaines.

Les ténèbres de la nuit sont remplacées enfin par les premiers rayons de l'aurore, et Ludovic se trouve à la porte d'un monastère. Il entend la cloche qui appelle les saints solitaires aux dévotions du matin : « Ah ! mon Ida, s'écrie-t-il, tu chantes avec les anges !... »

Un vénérable ermite vient le recevoir ; il voit que Ludovic est malheureux, et l'infortune est consolée dans les bras de la religion !...

Laissons le pèlerin dans l'asile de la paix, et adorons la main suprême qui conserva ses jours lorsqu'il voulut terminer son existence !...

La reconnaissance d'un jeune homme, le seul être que Ludovic avait rendu heureux pendant tout le cours de sa carrière, fut l'instrument dont l'Éternel se servit pour arracher le mortel égaré du sein d'une mort aussi cruelle qu'inévitable... Alberto (tel était le nom de ce nouveau personnage), dont l'intrépidité égalait la gratitude, était né dans l'île de Sicile; sa mère y vivait encore, et tous les jours implorait le Ciel de rendre

à son amour le premier fruit de son union. Alberto, dès l'âge de douze ans, avait excité l'intérêt d'une dame espagnole, qui voulut l'adopter et l'emmener avec elle dans son pays natal : la tendre mère du petit Sicilien y avait consenti avec peine. Ah ! que de pleurs sillonnèrent ses traits lorsqu'elle apprit, quelques années après, que la protectrice d'Alberto avait quitté l'Espagne et abandonné son fils !... Ne sachant que devenir, et ne possédant pas les moyens de retourner dans sa patrie, le jeune homme s'était établi sur les bords de la Méditerranée : là, n'ayant que des fruits sauvages pour soutenir sa pénible vie, et pensant sans cesse aux scènes délicieuses qui avaient entouré son enfance, Alberto languissait comme ces arbres délicats qui meurent lorsqu'on les transporte de leur climat natal pour les plan-

ter en d'autres régions !... Un jour il rencontre Ludovic : celui-ci, qui ne peut supporter la vue d'un mortel, veut l'éviter, et entre avec précipitation dans une épaisse forêt. Alberto le suit, l'imploré de revenir sur ses pas, et voyant qu'il s'éloigne de plus en plus, se jette à genoux, et s'écrie : « Si vous avez une mère, si vous n'aimez qu'une seule créature ici-bas, venez, écoutez Alberto !... » Ludovic s'arrête : « Je n'ai pas de mère ! dit-il en frissonnant de rage de se voir ainsi poursuivi. — Oh ! s'écrie Alberto avec l'accent de la plus vive sensibilité, que je vous plains !... » C'était la première fois que Ludovic avait entendu une parole de sympathie ; celle-ci pénètre jusqu'au fond de son cœur, et cette âme altière, que tous les raisonnemens de l'univers n'auraient pu subjuger, est adoucie par la simple expression de la

pitié ! Il s'approche du suppliant, l'écoute, lui remet une somme considérable, et lui dit avec émotion : « Eloigne-toi pour toujours de ces lieux, ne trouble plus ma solitude. D'un de ces chênes antiques tu peux fabriquer un bateau... pars; plus heureux que moi, va rejoindre ta mère !... » Alberto verse des larmes de joie en remerciant son bienfaiteur, tandis que Ludovic s'enfonce dans la forêt, et continue ses rêveries.

Cependant la petite nacelle du jeune Sicilien est terminée; il est entouré de tout ce qui est nécessaire à son voyage; il s'embarque par un beau clair de lune. Son bateau vogue légèrement sur les ondes, et son cœur bénit le nom de Ludovic ! Tout-à-coup, en passant auprès des rochers, il croit entendre la voix de

son protecteur : à peine a-t-il le temps de lever les yeux vers l'endroit d'où ce son provient, qu'il voit, avec horreur, Ludovic se précipiter du sommet de ces arides montagnes, et disparaître sous les vagues !... Alberto s'élance dans la mer ; il invoque le nom du Tout-Puissant, et, après des efforts mille fois répétés, il parvient à retirer du sein des abîmes le corps inanimé de l'infortuné Espagnol ! La douleur qu'éprouve Alberto, en voyant celui pour lequel il sent tout ce que la gratitude est capable d'inspirer, sans connaissance, et, selon toute apparence, sans vie, prête un nouveau zèle à l'âme généreuse du courageux Sicilien : il le porte à son bateau, le réchauffe, se couche auprès de lui, et enfin un long soupir s'échappe des lèvres de Ludovic !... Ses premiers mots sont ceux du repentir : « Grand Dieu !... où suis-je ?... »

pardonnez mon crime !... » Il ouvre les yeux, il voit Alberto soutenant sur son sein sa tête glacée ; le passé lui paraît comme un rêve affreux : il gémit ; mais aussitôt une voix se fait entendre : « Ciel ! quelle joie ! mon bienfaiteur est sauvé ! — Suis-je encore en ce monde ?... dit Ludovic en soupirant. — Vous êtes dans la barque d'Alberto, de celui dont vous avez fait le bonheur, répond la même voix : Dieu a permis que je conservasse votre existence !... Vous respirez enfin !... ah ! que je suis heureux !... » Ludovic, pénétré de ces paroles, touché du plus vif repentir, se prosterne devant le Dieu qui jamais avant ce jour n'a été invoqué par lui, et, levant les yeux au ciel, verse un torrent de pleurs !... La main suprême qui forma l'univers a eu pitié d'un être qui voulait se détruire !... Ludovic sent que l'immortalité doit être la

fin de sa création ; que cette voûte azurée, resplendissante de lumière ; que cette mer, où des vagues éternelles se succèdent sans intervalle, sont moins nobles, moins élevées que l'âme qu'il possède, et que la Providence a sauvée d'une manière si étonnante !... en un mot, le cœur de Ludovic est changé ; le calme qui l'entoure pénètre dans son esprit ; les larmes qui arrosent ses traits sont douces et consolantes ; le Tout-Puissant veille sur lui !... il pardonnera son crime !... L'espérance, qui jusqu'ici a été étouffée par les passions, renaît peu à peu dans son esprit ; Ludovic goûte les charmes de la reconnaissance ; il se jette dans les bras d'Alberto, l'appelle son sauveur, son ami, et jouit du bonheur qu'il éprouve en aimant un mortel qui a tout hasardé pour conserver ses jours ! Il veut accompagner le jeune Sicilien

dans son voyage : Ida ne peut plus songer à lui qu'avec horreur ; cependant il supplie le Ciel de la bénir, de la consoler de tous les maux qu'il lui a causés , et bientôt se trouvant en pleine mer, il perd de vue les fatales montagnes !

L'âme pure et innocente d'Alberto est plongée dans une véritable allégresse : il a conservé la vie d'un homme ; il va revoir sa mère, et lui présenter celui qui est la cause de toute sa joie !... Il parle avec attendrissement de sa sœur, dont les grâces, la fraîcheur et surtout l'amitié sont encore présentes à sa mémoire, et il compte les instans qui doivent s'écouler jusqu'à celui où il pourra enfin la contempler. « Hélas ! pensait Ludovic, mon Ida m'a tenu lieu de sœur, et je l'ai rendue malheureuse !.... J'ai brisé ce tendre cœur qui si souvent a élevé ses

pensées vers le trône de l'Éternel en priant pour ma conversion !... Ida ! ma bien-aimée ! oui, je te verrai encore ; je viendrai expirer parmi les scènes de mon enfance, je me jetterai à tes pieds ; et si tu es l'épouse d'un autre, si le souvenir de Ludovic n'est plus pour toi qu'un fantôme effrayant que tu veux effacer de ta mémoire, je te donnerai l'espoir de le retrouver un jour délivré des angoisses de ce monde, et je rendrai mon dernier soupir en bénissant Ida !... »

Telles étaient les réflexions de Ludovic. Le Ciel favorisa son veyage, et après une courte navigation, Alberto se trouva sur le sol de sa patrie. Avec des transports de reconnaissance et de plaisir il prend le chemin de la cabane de ses pères ; chaque objet qu'il aperçoit sur la route fait palpiter son cœur ; il reconnaît

les jeunes orangers qu'il planta dans son enfance, les allées parfumées où sa mère le conduisait, les fleurs qu'il cultivait pour sa tendre sœur. Bientôt un cri de joie s'échappe de ses lèvres ; il rencontre une femme âgée appuyée sur le bras d'une jeune fille charmante comme l'aurore d'un beau jour, et dont les regards se portent avec émotion sur les traits d'Alberto... « Ma mère ! dit-elle à la vénérable personne dont elle soutenait les pas chancelans, cet étranger est l'image de mon frère !... je crois le revoir en lui !... » Alberto entend ces paroles ; il se précipite auprès de celle qui les avait prononcées. Madelena reconnaît son enfant, et la mère et la fille sont toutes deux dans ses bras !..... Un long silence suit cette entrevue touchante, que Ludovic contemple avec attendrissement : il partage la félicité de cette heureuse fa-

mille, il éprouve les douceurs de la sympathie !... Autrefois il haïssait le monde, aujourd'hui il jouit des charmes de l'amitié, et en voyant le bonheur de celui qu'il aime, il goûte l'oubli de ses souffrances...

Enfin, la mère qui a versé tant de larmes sur ce fils dont elle ignorait le sort trouve des mots pour exprimer son ravissement : elle bénit l'enfant de son amour, ne peut se lasser d'examiner sa noble figure où se peint l'innocence de ses sentimens, la pureté de son esprit, et ensuite, se soutenant sur son épaule : « Viens, mon Alberto ! dit-elle ; viens revoir la chaumière où tu naquis, où ta mère soigna tes premières années, et où elle finira en paix sa pénible carrière sur le sein du plus aimé, du plus chéri des fils !..... »

En ce moment Ludovic s'avance vers le groupe intéressant, et, prenant la main de la respectable femme qui avait donné le jour à son ami : « Alberto a oublié, dit-il, de vous présenter celui dont il sauva l'existence ; sans ce fils digne de votre affection, je ne serais plus dans ce monde ; il hasarda sa vie pour préserver la mienne ; il me retira des vagues ; ce fut sur son cœur que mes yeux s'ouvrirent à la lumière... ; il est mon conservateur, mon ami... — Ma mère, interrompit Alberto en pressant la main de Ludovic contre ses lèvres, sans ce généreux étranger je serais mort de douleur, je ne vous aurais jamais revue, et, en cet instant, vous seriez encore dans l'incertitude à l'égard de votre fils !... Il a changé en bonheur mon sort cruel ; il est mon bienfaiteur... , la source de toute ma joie... — L'Éternel bénira celui qui

soulage la veuve et l'orphelin, répond Madelena en soupirant; que ses jours soient longs et ses chagrins légers!... que son cœur lui fasse éprouver toute la félicité dont mon âme est comblée en embrassant mon fils!... Venez donc, sensible voyageur, le calme du repos et la tranquillité vous attendent sous mon humble toit.... » En effet, Madelena conduit Ludovic, à travers des prairies émaillées de fleurs, jusqu'à l'entrée d'une cabane; les murailles de l'habitation champêtre sont tapissées de vignes; un citronnier y répand son ombrage. L'aimable sœur d'Alberto quitte pour un instant le bras de son frère, cueille un bouquet de roses, et le présente à Ludovic...: c'était le don de la reconnaissance offert par les mains de la vertu... Avec quels transports le jeune Sicilien se retrouve au sein de sa famille! de quelles

attentions on comble celui à qui on doit la satisfaction de le revoir !... quels doux sentimens occupent l'esprit de Ludovic ! Mais, hélas ! celle qui aime tant l'innocence, celle qui aurait été si heureuse en voyant cette scène d'allégresse, celle qui possède toute la tendresse de Ludovic, que fait-elle en ce moment ?... L'époux qui lui était destiné veut visiter la Terre-Sainte ; c'est sur la tombe du Sauveur qu'il priera pour son Ida... ! Il quitte Alberto et sa famille, s'embarque pour l'Asie, fait le pélerinage de Jérusalem, passe trois années dans ces lieux saints, et enfin se prépare à revoir l'Espagne. Il tremble en songeant à l'objet de son affection : « La verrai-je encore ? pense-t-il souvent pendant le cours de sa navigation ; pourrai-je lui exprimer mon repentir, recevoir de sa bouche l'assurance de son pardon ?... » Il approche

cependant du rivage; déjà il revoit les rochers...; bientôt les tourelles du château se présentent à sa vue: une seule pensée occupe son esprit: « Mon Ida, où es-tu?...» Il s'élance sur la plage, s'approche du castel, et, certain de ne pas être reconnu sous son costume de pèlerin, il frappe à l'entrée de la vénérable résidence: son cœur palpite avec violence; à peine peut-il se soutenir, lorsqu'il voit le vieux Urbano, ami plutôt que serviteur de don Francesco, qui avance vers lui en poussant de profonds soupirs. Ludovic essaie en vain de parler; le nom d'Ida est le seul son que sa voix fait entendre: « Ne la nommez pas Ida! s'écrie le vieillard, dites plutôt notre ange!... Ses malheurs sont terminés..., elle vient d'expirer!...»

Le pèlerin n'écoute plus rien; il cache

sa figure entre ses mains, et reste comme anéanti ; à la fin ses angoisses le guident vers l'appartement d'Ida : là tout est tranquille ; le plus profond silence règne alentour ; Ludovic entre et s'approche de la funèbre couche où repose celle qu'il adoré... Il la voit... ; elle est pâle comme une fleur flétrie ; ses beaux cheveux noirs retombent sur sa poitrine ; la mort est peinte sur ses traits... La douleur n'a pu altérer la sérénité de son front, mais Ludovic sent que son Ida a souffert ; qu'il est la cause de ses maux ; que c'est lui dont le souvenir a été trop affreux, pour que cette forme fragile ait pu le supporter ; que c'est son crime qui a accablé ce cœur si aimant, si tendre et si pur !... Il semble expirer en contemplant Ida ; il veut, avant de mourir, imprimer un dernier baiser sur ces mains qui sont croisées comme si elles invoquaient le Ciel ;

mais, ah ! que voit-il ?... quel nouveau sujet de désespoir vient déchirer son âme ?... il aperçoit une larme sur la pau-pière de sa bien-aimée !... c'est la dernière qu'elle a versée !... elle a coulé pour lui !... Il se penche avec ferveur sur ces mains qui lui paraissent déjà sacrées ; mais au même moment ses regards se fixent sur la croix que le comte de Grenade avait présentée à Ida, et qu'elle presse contre son sein... Désespérant de revoir le malheureux dont la triste destinée navrait son âme, Ida avait supplié Alphonse de lui apporter ce signe de la rédemption, afin d'avoir en mourant la consolation de le contempler encore... Ludovic prend cette relique, la pose sur sa poitrine... c'est l'emblème de l'espoir, l'assurance du pardon !... elle a orné le cœur d'une sainte, elle brille sur celui d'un pénitent... L'infortuné place

sa main tremblante sur ce cœur sensible qu'il croit que la mort a frappé... ; il sent qu'il palpite encore !... Il pourra donc recevoir les derniers soupirs de son Ida, lui montrer Ludovic changé !... il se prosterne auprès de celle qui existe pour lui pardonner, dont la vie éphémère a été abreuvée d'amertume, mais dont le seul désir est de le voir converti !...

Nos lecteurs savent le reste : Ida n'est plus !... Ludovic, retiré dans un monastère, existe encore un an ; ses jours s'écoulent dans la méditation, ses nuits dans les larmes... Un matin, c'était l'anniversaire de la mort d'Ida, il sent que ses peines vont cesser pour toujours : il veut mourir dans les lieux où il vit expirer celle dont il pleure la mémoire ; il veut quitter ce monde, entouré des souvenirs de son Ida !... il abandonne sa retraite,

et poursuit sa marche douloureuse vers l'antique château, qui ne lui paraît maintenant qu'un désert !... Une seule fleur naguère l'embellissait, et cette fleur où est-elle ?... Don Francesco aussi n'y est plus ; il est avec Alphonse dans un pays éloigné ; et le vieux Urbano, qui reconnaît le pèlerin pour être le même dont l'affliction fut si profonde en apprenant la mort d'Ida, le laisse entrer sans difficulté. Ludovic se traîne jusqu'à la chambre déserte ; il revoit chaque objet tel que son ange l'a quitté ; long-temps il fixe ses regards sur ces scènes adorées, et se jette enfin sur le lit où mourut son unique, son infortunée amie... Ses yeux se ferment ; un calme délicieux se répand dans son esprit ; il croit entendre une musique céleste et la voix des bienheureux qui entourent le Tout-Puissant. Soudain ces mots frappent son oreille :

« Viens, mon Ludovic, partager mon bonheur !... La gloire attend le pénitent !... Mon bien-aimé, ta rose est devenue immortelle !... » Le cœur de Ludovic s'éteint en écoutant ces accens harmonieux; son pèlerinage est fini.. : il s'en-vole avec Ida !

FIN.

522842

574

